



Antoine Emaz

## Lichen, lichen

*Lichen, lichen* (Rehauts, 2003)

Me paraissent importer l'émotion (produite par l'expression au plus près possible d'une expérience), et le sens comme connexion possible, même intermittente, entre la langue arrêtée du livre et celle, vive, du lecteur. Partant de là, tout trajet poétique juste devient défendable. (p.13)



Écrire, c'est peut-être risquer une parole en deçà de la question, avant ce qui deviendrait question si l'on travaillait dans l'ordre de la pensée, peut-être. Saisir sans comprendre ? La formulation ne va pas, mais ce qu'elle vise est juste. Il s'agit bien de saisir un mouvement de vivre, comme un remous, une convulsion, un soubresaut, une tension brusque... On ne localise pas forcément ce qui se passe, mais il y a bien cet essorage brutal et sans mots. Le poème, alors, c'est tenter de voir. (p. 22)



Je pige mal cette évacuation de la question de la « lisibilité » du poème et en même temps, dans le même mouvement, cette affirmation d'une articulation réelle au social et au politique. Je ne comprends pas cette façon d'éthérer la langue en même temps qu'est revendiquée une portée, une efficacité du poème, bref un engagement. C'est revenir à la question simple : qui s'adresse à qui, et d'où ? Écrivant cela, je ne critique pas la démarche : elle doit avoir son sens, c'est-à-dire son objectif et ses moyens adaptés. Mais je m'interroge sur qui paie quoi, au bout. Le verbe « payer » fait sale, je sais.

Réaffirmer l'évidence : on ne lit ni n'écrit en dehors d'une situation précise. Vivre prime : c'est peut-être heureux, tout dépend de vivre. Mais c'est un fait.

La poésie en s'écrivant crée continuellement sa propre poétique, en perpétuel travail. Quand la théorie, dans un souci louable de compréhension, fixe, elle est déjà au moins partiellement fautive, dépassée par le poème qui vient et outrepassa la théorie précédente. La poétique ne pourrait donc s'occuper que des œuvres mortes, closes, achevées, sans même être sûre de la validité définitive de ce qu'elle avance.

Un poète n'a donc pas à s'encombrer de cadre théorique, il doit écrire. Je ne sais pas ce que sera mon poème avant d'avoir fini de l'écrire ; j'avance dans un mouvement que je ne comprends qu'après coup, et encore pas totalement. Par contre, je connais mes moyens, et sais quelle musique je veux entendre. Mon travail vise cela, tente de s'ajuster au plus près de cette espèce de petite musique que j'ai en tête. Que tout poète soit aussi un critique, c'est clair, et bien avant Baudelaire. Il ne peut y avoir œuvre sans capacité d'autocritique, mais les critères de jugement sont flous, parfois informulés. On se corrige par intuition bien plus que par une connaissance claire ; ce qu'on a écrit sonne

faux, ne va pas, ne peut rester ainsi. On avance ainsi par tâtonnements, essais, sans idée directrice à proprement parler, mais guidé par une volonté très forte de justesse. J'écris au bout de moi, sans contrainte consciente, sans but sinon celui d'être le plus disponible possible, pour que la force trouve d'elle-même sa forme. Si j'échoue à ce moment, je ne pourrai récupérer le poème, même en y mettant toute mon énergie : il sera fichu, hors de ma portée.

La situation est très différente lorsque je lis autrui, dans une distance qui facilite la prise et l'analyse. Il y a peut-être aussi quelque chose de didactique dans cette démarche : l'envie de donner envie de lire, en balisant mon trajet de lecture. Rien de cela pour mes propres poèmes : si je vise une rencontre auteur / lecteur, elle reste muette, sans explication. (p. 72-74)



Faire sens n'équivaut pas à avoir une signification, soit. Par contre, ce qui ne fait pas sens n'a pas de signification ; je le saisis seulement comme un travail routinier du signifiant. Il serait peut-être plus simple de dire que lorsque je ne comprends pas *du tout* un poème (et je ne vois pas quelle honte il y aurait dans cet aveu d'un fait), il ne fait pas sens pour moi sinon celui justement de ne pas faire sens. Mais on admettra facilement mon droit de lecteur à ne pas lire cent pages pour me convaincre que là, dans ce livre, je et seulement je n'ai rien à comprendre. Dix pages suffisent pour cela.

Par contre, ce que je comprends un peu, ce que je comprends assez, ce que je comprends beaucoup, fait sens pour moi.

Entendre par « comprendre » ma capacité à entrer en écho, via le poème, avec une expérience humaine. (p. 77-78)